

Marcel Parot

# Nouvelles du Lapin bleu





Je n'ai jamais su pour quelle raison, ma  
mère, dans ses moments de tendresse,  
m'appelait son Lapin Bleu.



## Les Alouettes

Marie plaça les draps du petit Louis sur un fil de son étendage. Avec la bise du matin, ils seraient vite secs. Il fallait se dépêcher. Joseph, son mari, attendait Louise pour la conduire à l'école. Il l'emmenait en partant travailler et tous les jours c'était la même comédie. Cette entêtée se faisait chouchouter par sa mère.

Le coq chanta ses derniers saluts au soleil levant. Le plateau des Alouettes s'illumina d'une teinte pastel, annonçant une journée froide mais belle. Marie essuya ses lourdes mains de ménagère surmenée sur le tablier de toile rêche.

– Louise réveille-toi ! Cria-t-elle en se précipitant vers son fourneau.

Elle remplit le bol de chicorée et le porta à la gamine, couchée dans le grand lit qu'elle partageait avec sa sœur Odette. Dans cette famille nombreuse de huit enfants, les trois aînés volaient déjà de leurs propres ailes. Il en restait cinq à la maison et Louise était la plus

grande. Elle allait sur sa douzième année, elle terminait sa scolarité. Il faudrait s'occuper de la caser quelque part, comme les trois autres. Justement la tante Colette venait de perdre son fils unique aux Chemins des Dames et réclamait la présence de Louise pour la soutenir moralement. L'hôtel de Blanzky, halte célèbre des chasseurs et des gourmets, saurait suffisamment occuper cette petite et la nourrir en même temps.

Marie bouscula gentiment l'enfant, elle ne souhaitait pas voir le père prendre une de ses colères habituelles. Les deux caractères étaient entiers, mais sans trait commun. Les affrontements tournaient toujours au vinaigre. Elle ne voulait jamais céder et Joseph préférait filer au jardin avant de la rouer de coups. Dans le cas contraire, Marie s'interposait toujours et son autorité paternelle n'en sortait pas grandie.

Dans ces moments-là, il frappait la terre de sa bêche avec la vigueur d'un forcené. Il ne supportait pas de voir sa femme prendre le parti des enfants.

Il fallait bien que chacun sût qui commandait !

Il fallait bien que le chef de famille dictât sa loi !

Marie ne comprenait rien à ce comportement de père contrarié. Pour elle, les enfants passaient avant toutes choses. C'était une mère poule, ses yeux verts pailletés d'or couvaient les petits d'une telle bienveillance que le moindre de leurs désirs était un devoir prioritaire pour elle.

Les petits diables en profitaient modérément. Ils adoraient leur mère et n'auraient jamais voulu lui faire de peine, mais ils profitaient un peu de la situation. Louise, par exemple, avait compris depuis longtemps qu'il suffisait de traîner au lit pour voir apparaître le bol fumant du petit-déjeuner.

Joseph s'impatiente, commença à tourner dans la grande pièce qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher réservée aux parents et au dernier né. Louise sortit de la chambre dortoir des autres enfants en boutonnant la grande blouse noire qui couvrait la grosse robe d'hiver. On était en automne, mais on ne portait que deux sortes de vêtements. Ceux d'hiver et ceux d'été. Et toujours les mêmes galoches remplies de paille.

Les grands yeux noirs de la petite Louise et ses tresses brunes formaient avec la blouse un ensemble de deuil dont la permanence finissait par engendrer une certaine mélancolie. Louise renforçait cette impression par une tristesse qui figeait son fin visage dans un sourire pâle et énigmatique. Rien ne subsistait de tout cela dès qu'elle franchissait la porte de l'école. Là, au contraire, tout n'était que jeux et joie. Joie d'apprendre, jeux d'enfance, oubli des contrariétés ; son rire de gamine heureuse s'ajoutait au tintamarre de la cour de récréation.

Sur le chemin de l'école, Joseph se vengeait des interventions de sa femme. Bien assis sur son vélo, il

obligeait Louise à courir devant lui, en lui prodiguant ses remontrances :

– Va donc ! Petite effrontée, cours maintenant !

Marie le savait ; il y avait des limites à sa protection. Il lui fallait bien garder le reste de la famille, quatre bambins qui s'ébrouaient dans la cour pendant qu'elle trimait pour nourrir et habiller toute la tribu.

Joseph rapportait son salaire de la sucrerie, mais il s'agissait de le faire durer toute la semaine. Ce n'était pas facile. Il fallait élever de la volaille, il fallait couper de l'herbe à lapin. Tous les sous passaient dans l'achat de tissus, ou presque. Des heures à s'esquinter les yeux à la lampe pour confectionner les habits. On avait beau faire durer, reprendre, passer les habits des grands aux petits, le samedi, jour de paye, n'arrivait jamais assez vite.

Heureusement, Joseph ne faisait pas partie de la bande d'ivrognes de Taisé qui ne donnaient que ce qu'ils n'avaient pu boire. Les épouses se précipitaient sur les corps écroulés, après les beuveries du samedi soir, et sauvaient ce qui restait d'argent. La guerre qui durait depuis bientôt quatre ans, avait fait de ses éclopés rentrés des champs de bataille des ruines humaines incapables de sortir de leur torpeur. Heureusement, Joseph avait échappé à cette horreur comme père de famille nombreuse.

Joseph ne buvait pas, mais il avait un autre défaut dont Marie souffrait en silence sous la risée des

voisines les plus méchantes. Il la trompait odieusement et sans vergogne. Bien sûr, il était beau, costaud, travailleur ; on le disait intelligent, son charme facilitait les conquêtes. De sa main habile, il reproduisait à la perfection l'objet ou le trait que son esprit lui dictait. C'était un artiste dans son genre.

Mais quand même, Marie était outragée car elle était une épouse follement amoureuse. Sa fierté l'empêchait de parler, de se plaindre. Son amour la poussait à tout accepter. Et puis, petit à petit, les enfants vinrent combler le vide creusé par la déception. Elle oublia les dimanches sans chaleur masculine. Elle se réfugia dans la volupté maternelle. Elle ne demandait qu'une chose: qu'il lui permette de les élever.

Lui savait qu'il avait une femme exceptionnelle. Non seulement elle était belle, mais gaie, espiègle, d'humeur égale: une mère parfaite ; à presque quarante ans et ses huit grossesses derrière elle, avec sa chevelure déjà blanche dont elle faisait un chignon sur le sommet de sa tête, sa beauté était intacte ; autre, mais présente. Le nez droit, les pommettes saillantes, elle avait le type de ses lointains aïeux, ces Eduens venus des plaines nordiques et installés, sans mélange, dans ce coin du Charolais, depuis des millénaires. Les traces asiatiques plissaient, avec l'âge, la fente de ses paupières ; sa peau veloutée comme un fruit mûr attirait la tendresse des enfants. En plus, elle le supportait, lui l'insupportable, le colérique,

l'insatiable, le mal dans sa peau, de jamais content, jamais satisfait.

Le soir de ce bal, au Mont Saint-Vincent, quand Marie, cette petite orpheline de seize ans le regarda avec ses yeux sages bien qu'emplis d'amour, il fit tout de suite la différence avec ses habituelles cavalières.

Marie ne su résister à ce beau jeune homme en tenue militaire et lors d'une permission, quand elle lui avoua qu'elle était enceinte, Joseph se crut enfin touché par le grand sentiment. Il mit toute son ardeur à devenir un autre homme. Oubliées les passades, les Ninons sans vertu, les veuves esseulées.

Il maria celle qui portait leur enfant, lui en fit un autre, puis deux, puis trois. A chaque fois, il se croyait sauvé. Puis un jupon plus malicieux passait et c'était le doute. Au bout du doute, la faute. Il revenait bien sûr. C'est elle qu'il aimait. Combien de fois devrait-il se l'avouer ? Combien de fois faudrait-il s'écarter d'une couche nouvelle pour être rassasié de caresses volées ?

Marie ne disait rien, mais devinait tout. Quand il rentrait penaud de ces fugaces étreintes, elle mettait tout son orgueil bafoué de côté et essayait de reconquérir ce cœur d'artichaut.

Mais cette fois elle avait peur. Elle avait bien compris que la petite gosse, avec ses boucles blondes et sa manière de serrer sa robe sur ses hanches, ne la regardait pas comme les autres. Elle l'avait surprise aux côtés de Joseph au marché de Chalon, il y avait trois mois de cela. Marie sentait le dédain de la donzelle à